

ARTICLE 353 DU CODE PENAL

Tanguy Viel

Kermeur : Sur aucune mer du monde, même aussi près d'une côte, un homme n'aime se retrouver dans l'eau tout habillé _ la surprise que c'est pour le corps de changer subitement d'élément, quand l'instant d'avant le même homme aussi bien bavardait sur le banc d'un bateau, à préparer ses lignes sur le balcon arrière, et puis l'instant d'après... un autre monde, les litres d'eau salée, le froid qui engourdit et jusqu'au poids des vêtements qui empêche de nager.

Il y avait le bruit du moteur qui tournait au ralenti, les vagues à peine qui tapaient un peu la coque, au loin les îlots rocheux... et puis les mouettes à cause de l'habitude qu'elles ont de venir voir ce qu'on remonte sur nos bateaux de pêche, en l'occurrence : un homard et deux tourteaux, c'est ce qu'il y avait dans le casier quand on l'a soulevé tous les deux par-dessus le bastingage puisque donc on était encore deux à ce moment-là... Fier comme Artaban d'avoir pris un homard, il m'a dit :

« **Kermeur, c'est mon premier homard, je vous l'offre.** »

Je ne saurais pas dire aujourd'hui si c'est cette phrase ou une autre, mais je sais que pas longtemps après, je le regardais frapper la mer de ses bras alourdis, indifférent aux gerbes d'écume qu'il déplaçait...

« **Putain Kermeur, qu'est-ce que vous foutez bordel... ?** »

Je suis entré dans la cabine... j'ai poussé la manette des gaz, désormais seul à la barre d'un Merry Fisher de neuf mètres de long, comme si c'était mon propre bateau que je pilotais...

J'ai garé le bateau à la même place, là où on l'avait pris une heure plus tôt, ponton A, place 93.

J'ai emprunté la passerelle de fer qui menait jusqu'au quai et puis j'ai pris ma voiture...

Quand la police a sonné chez moi quelques heures plus tard, je n'ai pas été surpris. Et même si je les avais vus venir de loin, et que j'avais compris qu'ils étaient là pour moi, je n'aurais pas fait autrement. J'aurais pareillement jeté Antoine Lazenec à l'eau...

1

Le juge : Donc vous êtes revenu seul ?

Kermeur : Oui, on était deux et puis voilà, je suis revenu seul.

Le juge : Alors vous savez pourquoi vous êtes là ?

Kermeur : Oui

Le juge : On a retrouvé le corps ce matin

Kermeur : Je sais

Le juge : Le mieux ce serait de reprendre depuis le début

APRÈS UN TEMPS...

Kermeur : Une vulgaire histoire d'escroquerie Monsieur le juge, rien de plus...

Sûrement ce genre de type, si on avait été dans une ville du Far West cent ans plus tôt, sûrement on l'aurait vu arriver à cheval et, on n'aurait pas mis longtemps à comprendre à qui on avait affaire.

Mais le fait est qu'on ne l'a pas vu arriver. Nous, on l'a plutôt vu pousser, comme un champignon au pied d'un arbre, et il fallait déjà qu'il ait atteint une sacrée taille pour qu'on commence à voir quelque chose... puisqu'il avait des projets...

Et ici, je peux vous dire, ce n'est pas un mot qu'on entendait très souvent ces dernières années...

Alors peut-être il suffit d'un type qui débarque avec assez d'énergie et un carnet de chèques plus épais que la moyenne pour que tout le monde se dise que c'est lui, l'envoyé d'on ne sait quel dieu pour nous

sortir du marécage. Du moins on dirait que c'est comme ça que ça s'est passé, du jour où il a débarqué dans la presqu'île avec cette idée de racheter le château et tout le parc autour.

Je crois qu'on disait château parce que ça appartenait à la commune. Mais c'était plutôt une grande maison avec de la pierre de taille et des ardoises très anciennes, dominant la rade, face à la ville...

D'ailleurs, c'est bien parce que ça appartenait à la commune qu'il fallait quelqu'un pour entretenir le parc... qui tonde les deux hectares de pelouse... et qu'il y ait besoin d'un vrai régisseur. Et en quelque sorte, ce régisseur c'était moi, depuis que le maire de l'époque m'avait proposé ça :

« **quelque chose pour vous dépanner** », il avait dit, à cause de la pluie de problèmes qui s'abattait sur moi ces années-là... « **Vous n'aurez qu'à entretenir le domaine** », m'a dit Le Goff... le maire... « **En échange d'un logement et puis quand on le mettra en vente (parce que c'était déjà prévu, vu les finances de la commune) vous vous occuperez des visites...** »

Et puis, il a ajouté :

« **Et si un jour vos finances vont mieux, et bien...** »

Et je savais très bien ce qu'il voulait dire et il savait très bien que je le savais, que mes finances étaient censées se mettre au beau fixe bientôt très bientôt, dès que j'aurais touché l'indemnité de l'arsenal : 400 000 francs... 400 000 francs, ce serait comme un nouveau départ pour moi et pour quelques milliers d'autres, vu qu'en trois ans ils avaient divisé le personnel de l'arsenal par cinq.

400 000 francs en 1990... le prix d'une petite maison dans le Finistère... ou d'un Merry Fisher...

2

Le juge : Mais ça n'est pas ce que vous avez fait... !

Kermeur : Non, sinon je ne serais pas là

Alors ce que j'ai vu en premier... eh bien ce sont ses chaussures de cuir posées dans l'allée... j'ai levé la tête et j'ai vu ce type pas très grand et presque chauve avec une veste noire et puis une chemise un peu ouverte comme un Parisien, et il me regardait sans vraiment sourire, attendant que j'arrête le moteur de la tondeuse. Alors quand le moteur fut coupé, quand d'un coup le silence s'est installé, il m'a juste dit :

« **C'est à vendre tout ça ?** »

Il y avait le bruit de ses clés qu'il remuait au fond de sa poche...

« **Oui** », j'ai dit, « **tout ça c'est à vendre... Le château et les deux hectares du parc, c'est à vendre.** »

Il y a eu un silence. Je voyais bien qu'il attendait quelque chose, alors j'ai lancé :

« **Vous venez peut-être pour visiter... Vous voulez que je vous ouvre... !?** »

« **Non** » il a dit « **j'attends quelqu'un** ».

Et à nouveau on était là, entre deux phrases pas naturelles, un œil pour l'attente et l'autre pour le verger qui descendait vers l'eau, et puis Erwan qui jouait avec son ballon de foot sous les arbres.

Alors peut-être parce qu'on ne savait pas où regarder l'un comme l'autre il a dit :

« **C'est votre fils ?** »

« **Oui** »

« **Il aime le foot, on dirait** »

« **Oui** »

« **Vous suivez le foot ?** »

« **Comme tout le monde** »

« **Comment il s'appelle votre fils ?** »

« **Erwan** »

« **Il a quel âge ?** »

« **Dix ans, bientôt onze** »

Il en a 17 maintenant... Enfin, je devrais dire, “17 ans seulement...”, comme si les six années qui viennent de s’écouler auraient aussi bien pu en durer vingt. Alors maintenant vous comprenez, toutes ces années qui ont passé, toutes ces visites surtout, que je peux faire chaque semaine à mon propre fils derrière la vitre d’un parloir en attendant qu’il sorte..., maintenant je revois toute l’histoire différemment. Mais ce jour-là, quand Antoine Lazenec est arrivé, comment on aurait pu lire notre avenir à nous, Erwan ou moi. Je n’ai pas l’habitude de juger les gens au premier regard, mais quand on a entendu des pas pressés sur le gravier et que j’ai vu Le Goff arriver du fond de l’allée, tout essoufflé d’avoir couru je me suis dit que ce n’était pas comme d’habitude... parce que d’habitude, le maire ne venait pas pour accueillir tel acheteur éventuel, et encore moins se serait excusé d’être en retard comme il a fait...

Le Goff... on se connaissait bien tous les deux, toutes ces années au conseil municipale à voter les mêmes projets, tous ces casiers qu’on a remontés ensemble avec son petit bateau de pêche. Et puis on portait le même prénom, on s’appelait Martial tous les deux... Un temps il fut un bon maire pour la presqu’île. Mais enfin ça fait bien longtemps que Le Goff n’est plus maire, d’ailleurs il n’est plus homme non plus – paix à son âme.

Tiens... ! mais ça aussi, ça devait arriver, qu’il y en ait un au moins qui finisse comme ça _ suicidé...

« **Vous vous êtes présentés ?** » a demandé Le Goff

« **Non** », j’ai dit, « **pas vraiment** »

Alors l’autre, le cow-boy comme je l’appelle quelquefois, il a fini par me regarder dans les yeux, sa main plutôt ferme dans la mienne et il a dit : « **Lazenec** » Mais rien de plus...

Quand Lazenec eut terminé la visite du domaine, (sans trop s’intéresser aux détails), quand on l’a vu s’éloigner dans son nuage de poussière blanche, Erwan a dit :

« **C’est une Porsche... une 911** ». Et du haut de ses dix ans, il a ajouté : « **Est-ce qu’il va acheter le château ?** »

Alors j’ai regardé Le Goff et j’ai répété la phrase d’Erwan, j’ai dit : « **C’est vrai, est-ce qu’il va acheter le château ?** »

Et Le Goff m’a regardé à son tour, il a ouvert des yeux plus ronds que d’habitude et il a dit :

« **Kermeur, vous ne lisez pas les journaux ?** » alors il a sorti de sa poche arrière l’exemplaire du jour qu’il a déplié sous mes yeux, avec un énorme écrit, quelque chose comme...

“De grands projets pour la presqu’île... !”

et puis dessous la photo d’un type un peu chauve à la chemise ouverte... je n’ai pas eu à hésiter sur qui c’était, encore moins sur ses intentions quand à côté il y avait un entretien qui disait tout des projets en question... “Complexe immobilier”, “investissement locatif”, “parc résidentiel”, “station balnéaire”

... une station balnéaire dans la rade de Brest... !!!

« **Kermeur** », a dit Le Goff, « **ce gars-là, c’est la providence qui le met sur notre chemin...** »

Et en matière de providence, c’est sûr, on a été servi, quand bientôt ce ne serait plus seulement une rumeur installée qui courrait dans la ville mais l’annonce en grande pompe de notre avenir à tous, là, dans la grande salle de la mairie. Le Goff ce matin-là pour nous présenter la maquette du projet, avec les architectes et Lazenec bien sûr en première ligne... ça m’a fait quelque chose de nous voir tous réunis, les habitants de la presqu’île.

Et quand Le Goff a soulevé le drap rouge, on a applaudi...

Je ne sais pas quoi exactement, l’instant, la maquette, ou bien Lazenec lui-même, on a applaudi... tous penchés et admirant le sens du détail de la maquette, cherchant chacun sa propre maison sur les chemins de plastique, mais ce qui capturerait l’attention, c’était les cinq futurs immeubles qui se dressaient face à la mer...

« **Est-ce qu’on va acheter un appartement dans la maquette ?** »

« **Non, je ne crois pas, Erwan, ce n’est pas un projet pour nous.** »

Le Goff pas très loin qui m'avait entendu, s'est penché vers Erwan et il lui a dit :

« **Ton père, tu sais, c'est pas le genre de gars à se lancer dans l'immobilier...** »

J'ai souri sans répondre...

Et peut-être que Le Goff me trouvait un peu lointain, ou inquiet, je ne sais pas, alors il s'est senti obligé d'ajouter quelque chose comme : « **Martial, faut pas vous en faire... pour nous, vous serez toujours notre régisseur.** »

« **Justement** », j'ai dit, « **je voulais vous en parler, ça me gêne un peu de vous demander ça, mais on se plaît bien ici avec Erwan, alors est-ce que vous croyez que je pourrais rester habiter là avec tous ces grands projets ?** »

Pas loin, il y avait Lazenec, alors Le Goff en a profité pour lui faire signe :

« **Monsieur Lazenec, vous connaissez Kermeur ?... C'est qu'il aimerait bien savoir pour sa maison à l'entrée du parc si toutefois...** »

Et il n'a pas eu le temps de finir sa phrase que Lazenec a lancé :

« **Ah oui, c'est vrai, vous m'avez parlé de cette petite servitude...** »

Servitude... ! « **Servitude ?** » j'ai dit, « **quelle servitude ?** »

Et c'est Le Goff que j'ai regardé... Parce que "**Servitude**" ça ne veut peut-être pas dire "*esclave*", mais enfin ça veut quand même dire... "*Épine dans le pied*"

Alors l'autre, le cow-boy, avec encore une main dans la poche, il a fini par me regarder dans les yeux et il a dit :

« **Oui, bien sûr, il faudra qu'on en reparle.** »

Et comme s'il voulait changer de sujet, il a regardé Erwan et il lui a demandé s'il aimait le football. Vous entendez, il n'a pas dit : « **ne vous inquiétez pas** » ni « **bien sûr on s'arrangera** » non, il a demandé à un gamin de dix ans dont il avait repéré l'écharpe rouge et blanche autour du cou, il lui a demandé s'il aimait le football...

« **Si tu veux je t'emmènerai la prochaine fois, j'ai des places dans la loge centrale et il y a les joueurs qui viennent nous voir à la fin du match.** »

Alors essayez d'imaginer la lumière qui baignait la rade le jour où il est venu là avec sa voiture de sport et qu'il a emmené Erwan dans la tribune officielle du stade Brestois... Essayez d'imaginer quand à la fin du match, les joueurs avaient débarqué dans la loge et donné à Erwan un maillot qu'ils avaient signé...

Tiens... ! vous pourriez ouvrir ses placards encore aujourd'hui, il en a au moins une dizaine. Il a même un maillot signé de Juan Cesar. Vous vous rendez compte ?

Le juge : Oh moi... je n'y connais rien en foot...

Kermeur : Oui, bien sûr, mais c'est seulement pour dire, toute cette histoire...

Le juge : toute cette histoire, c'est d'abord la vôtre.

Kermeur : oui, bien sûr, la mienne. Mais alors laissez-moi la raconter comme je veux, parce que je n'ai pas comme vous l'attirail du savoir ni des lois, et parce qu'en la racontant à ma manière, je ne sais pas, ça me fait quelque chose de doux au cœur, comme si je flottais ou comme si rien n'était jamais arrivé... comme si là, tant que je parle, tant que je n'ai pas fini de parler... il ne peut rien m'arriver, comme si pour la première fois je suspendais la cascade de catastrophes qui a l'air de m'être tombée dessus sans relâche, pendant des années...

APRÈS UN TEMPS...

En tout cas ça n'a pas mis longtemps qu'après ça, on commence à voir des costumes de flanelle sillonner les rues des lotissements, s'installer sur les tables basses des salons, bien décidés à forcer la vente d'un deux-pièces avec vue sur la mer...

Alors maintenant, je ne sais pas si ça a joué contre moi d'avoir eu pour ainsi dire un traitement de faveur, je veux dire, de ne pas avoir à traiter avec des petits agents commerciaux qu'on paye à la commission.

Parce que moi, en un sens, j'ai eu l'étrange privilège de parler au bon dieu plutôt qu'à ses saints, à force que Lazenec vienne là, sur sa propriété, toutes les semaines ou presque... il m'a même appelé par mon prénom, et à force, il a même fini par m'embrasser...

Ouais... !! Lazenec et moi... eh bien, je crois qu'on a pour ainsi dire sympathisé...

Une faille... Il y a eu une faille en moi et il y est entré comme le vent. Sinon, comment expliquer qu'un jour je me sois retrouvé à côté de lui sur le siège passager de sa Porsche, à longer la mer pour aller boire une bière sur le port, sous le seul prétexte de parler de pêche et de bateau, puisque justement il venait de s'en offrir un, de bateau, du genre même de celui que je pensais m'acheter avec l'argent de l'arsenal... tiens... !! quelle coïncidence... !!

Je l'avais dit un jour à Lazenec... que je pensais m'acheter le même modèle.

Mais comment j'aurais pu savoir que là, en disant cela, cette phrase échangée comme mille autres sur le seuil de ma porte, quand il allait partir comme d'habitude, qu'on parlait de pêche comme d'habitude, et j'ai eu le malheur de lui dire ça, que **j'aimerais** m'en acheter un... un Merry Fisher de neuf mètres de long... alors comment j'aurais pu savoir qu'en quelques mots vite prononcés, on pouvait à ce point-là faire son malheur ?

Le malheur... ! mais non... ce n'est pas ça le malheur...

Le malheur, c'est que j'ai laissé entendre que j'avais l'argent pour le faire, que je pouvais le faire, c'est-à-dire, un gars comme moi, il a pensé, comment c'était possible qu'un gars comme moi puisse se payer un Merry Fisher de neuf mètres de long à l'état neuf ?

Alors qu'est-ce que j'ai fait ? Eh bien, j'ai tout raconté. Mon licenciement. Tous les gars de la région qui avaient touché leur prime. Mon indemnité de 400 000 francs, placé depuis peu sur mon livret de caisse d'épargne...

Mais comment j'aurais pu savoir, là, devant le seuil de ma maison, comment j'aurais pu savoir que le tapis rouge, je le déroulais pour lui ?

Mais ce soir-là encore, il est parti comme si de rien n'était, il s'est mis au volant de sa Porsche comme si de rien n'était et puis il est parti.

Après ça il a laissé le temps s'écouler ce qu'il fallait, les jours s'entasser par-dessus les phrases pour les faire s'oublier... et pire encore, faire s'oublier qu'elles pourraient avoir un lien entre elles... quand j'y pense... !

Lui... il voulait cela... d'abord, sympathiser... sympathiser assez pour qu'un jour on se retrouve tous les deux devant son nouveau bateau.

Et c'est ce qui s'est passé. Il m'a emmené sur le port. Dans sa Porsche.

Et on est restés là longtemps, sur le ponton A du port de plaisance, les bras croisés devant un Merry Fisher 930, à discuter paisiblement...

on pouvait voir, juste en face de nous, comme installé pour toujours, notre château qui prenait toute la lumière

« **D'ici** », j'ai dit, « **on dirait presque un vrai château** »

« **Oui, c'est vrai** », il a repris. « **C'est presque dommage de le détruire** ».

« **Détruire ?** » j'ai dit.

Et tandis que j'étais encore à digérer sa phrase...

« **Que voulez-vous... Kermeur... !! le projet évolue, et puis vous verrez, ce sera beaucoup plus beau comme ça... Mais peut-être que je vous dois des excuses Kermeur** ».

« **Des excuses ?** » j'ai dit, « **pourquoi... !?** »

« **Parce que je ne vous ai rien proposé** ».

Il a alors parlé "*d'investissement*" et "*de rendement*"... qu'"*à terme...*" on devait y gagner beaucoup, évoquant les 10 à 12 % de rendement annuelle en plus pour le propriétaire.

...Et on continuait de boire nos bières en regardant la mer dans le soleil tombant. Et on continuait à parler de pêche et de sa nouvelle vie dans la région et de tout cet avenir qui s'ouvrait pour la presqu'île... c'est-à-dire qu'il n'arrêtait pas de planter des graines très doucement, dans mon cerveau comme on en jette dans un champ avec la même légèreté de qui sait bien que ça ne marche pas à tous les coups, mais que ça prendra assez pour faire un tapis d'herbe uniforme...

En tout cas ce que je veux dire, c'est que dans les jours qui ont suivi, au lieu de dire clairement « non », j'ai pris le téléphone un soir et j'ai dit « Lazenec ? » j'ai dit « pourquoi pas ? », j'ai dit « je signe quand ? »

2

Le juge : (SEMBLANT ENERVÉ...)

Kermeur, bon sang, Kermeur, mais qu'est-ce qui vous a pris... !? Qu'est-ce qui vous a pris... !?

Kermeur : Vous connaissez l'histoire du gars qui a failli gagner au loto... c'est rare n'est-ce pas, qu'on connaisse quelqu'un qui a gagné au loto, mais quelqu'un qui a *failli* gagner, est-ce que ce n'est pas encore plus rare ? Pendant dix ans, imaginez, le type joue les mêmes numéros, toutes les semaines, jamais un oubli... et puis voilà, il faut que ça tombe ce jour-là : le jour exactement où les six numéros sont sortis, ce jour-là, non, il n'a pas validé son billet... Moi je connais quelqu'un à qui c'est arrivé, et ce n'est pas un voisin ni un oncle, non : c'est moi.

Des années durant, j'ai gardé au fond de ma poche un billet de loto, bien plié, bien validé.

Chaque semaine, avec Erwan et France, on s'installait devant le tirage télévisé, devant la fille qui annonçait les numéros et souriait dans l'écran.

Pour quelle raison valable, pour quelle absence de raison, en tout cas, je ne l'avais pas validé.

Ce samedi là, tous les trois, dans le canapé comme d'habitude devant la télévision, comme d'habitude on allait perdre au loto et on était contents. Alors la tête que j'ai dû faire quand le premier numéro... le second numéro... le troisième... et me souvenant alors en blêmissant, me souvenant que ce matin, ce matin, non, ce n'est pas vrai, ce n'est pas possible, mais c'était trop tard, quand le sixième numéro est sorti, c'était beaucoup trop tard.

La tête d'Erwan qui ne savait pas. La tête de France qui s'était levée et se disait que c'était là, en vrai, dans l'écran, nos numéros à nous. Alors sans bouger ni regarder personne, j'ai dit :

« **Je ne l'ai pas validé** ».

Le silence qui a suivi. La fille qui souriait bêtement dans l'écran, qui répétait les numéros, le 2, 5, 12, 24, 27, 31 et le complémentaire, le 7... La fille dans l'écran... comme elle souriait en nous regardant...

Alors, je ne sais pas, France a pris la télécommande, elle a appuyé sur le bouton et elle est partie dans la cuisine.

Erwan et moi, on s'est retrouvés là, tous les deux, devant la télévision éteinte. Nous reflétant sur l'écran gris.

« **Ce n'est pas grave...** »

J'ai essayé de me dire, « **non, ce n'est pas grave...** »

J'ai essayé de me dire que ça ne changeait rien, juste j'ai essayé de me dire ça, que gagner, oui, ça change la vie mais perdre, non, perdre, c'est comme d'habitude, ça ne change rien puisque c'est comme d'habitude...

Mais il y a perdre et perdre...

Alors, je ne dis pas qu'il y a eu comme une fissure née de ce jour, mais le fait est, qu'elle est partie France et que je n'ai plus jamais joué au loto parce que je sais que ce genre de chance, ça ne revient pas deux fois dans une vie.

Le juge : sauf si un type à moitié chauve vous invite à boire des bières en évoquant l'avenir.

Kermeur : Oui, sauf dans ce cas-là. Sauf que le billet de loto, cette fois-là, il coûtait 500 000 francs

Le juge : et qu'en un sens, le tirage n'a jamais eu lieu.

Kermeur : Oui, c'est vrai, il n'a jamais eu lieu.

...

Ça va faire 6 ans... 6 ans que j'ai fait un chèque de 512 000 francs à un certain Antoine Lazenec, 6 ans...

Le juge : Et vous avez fait un chèque comme ça ? 512 000 francs ? Comme ça ?

Kermeur : Mais bien sûr que non... Vous me prenez pour un abruti... Je n'ai pas fait un chèque comme ça sur un coin de table, on l'a fait sérieusement, on l'a fait devant notaire... "Devant notaire"... ! ça veut quand même dire devant un officier assermenté qui risque la prison s'il vous fait signer une connerie...

Il nous a fait la lecture quasi intégrale de l'acte de vente, comme quoi j'allais bel et bien signer pour un trois-pièces avec vue sur mer, quatrième étage, résidence "*Les Grands Sables*", livrable dans les deux ans, avec des mentions et des clauses que vous n'imaginez même pas, des alinéas qui vous protègent de tout, du feu, de l'eau, des banques, des vices cachés et des catastrophes naturelles.

J'ai paraphé quarante-neuf pages en trois exemplaires, c'est-à-dire que j'ai écrit soigneusement M.K, comme Martial Kermeur, exactement 147 fois et j'ai signé en toutes lettres à la fin de chaque acte avec des mentions très sérieuses, des "*lu et approuvé*" et des "*certifié sur l'honneur*" et des "*bon pour accord*".

Et ensuite rien... bernique... que dalle... !!

Au lieu des sacs de mortier et des parpaings scellés un à un, ce sont seulement des semaines et puis des mois et puis des années qui sont venus s'agréger et se tenir comme un bloc compact...

Vous savez quelle fable Erwan a apprise à l'école cette année-là ? *Le corbeau et le renard*

Et quand il arrivait à la phrase "*ouvre un large bec et laisse tomber sa proie*", à chaque fois il y avait quelque chose en moi qui se contractait, quelque chose... oui, j'étais comme perché sur un arbre et il y avait Lazenec en bas, Lazenec qui me regardait en rigolant et disait « cette leçon vaut bien un fromage sans doute ? »

...

Je voudrais vous demander quelque chose.

Le juge : Allez-y.

Kermeur : Vous, si vous aviez eu à prononcer le jugement contre Erwan ?

Le juge : (*SEMBLANT EMBARRASSÉ...*)

Je ne sais pas... il a quand même fait une grosse connerie...

Kermeur : oui, c'est sûr... une grosse connerie...

APRÈS UN TEMPS...

Maintenant qu'on avait rasé le château, je pouvais voir la mer plus directement... Et bien... à chaque fois qu'un pêcheur nous saluait... enfin, je dis pêcheurs, c'est-à-dire, les gars de l'arsenal qu'on avait remerciés comme moi et qui sitôt l'argent sur leur compte avaient foncé chez le vendeur de bateaux... enfin bref ! à chaque fois qu'ils me saluaient, j'avais l'impression qu'ils nous narguaient...

Et quelquefois Erwan me demandait :

« **Pourquoi tu n'en achètes pas un, de bateau ?** »

Et, avec tout l'air évasif que je pouvais prendre, je lui disais :

« **Si, bien sûr, je vais en acheter un, je vais en acheter un très bientôt** ». Et pour le convaincre un peu mieux, l'après-midi même on allait sur le port, regarder les bateaux avec lui, visiter les concessionnaires en comparant les prix...

Au départ c'était moi qui l'emmenais et puis peu à peu, non, c'était lui qui s'efforçait de venir avec moi, comme pour me faire plaisir ou pire encore, ne pas crier partout sa pitié ou sa honte, parce que je sais

maintenant... je sais... un fils, il ne veut pas voir cela... votre faiblesse.... Un fils, il n'est pas programmé pour avoir pitié de vous.

APRÈS UN TEMPS...

Je vais vous dire... en un sens, ça aurait été plus facile s'il avait disparu, quitté la région et changé de nom... on aurait alors couru de cabinet d'avocat en cabinet d'avocat, intentant tels procès perdus d'avance contre les banquiers, les assureurs ou les notaires liés à l'affaire...

Mais je dis et répète que c'est son tour de force à lui d'être resté là.

Parce que plus il tenait, plus on se disait :

« **Ce n'est pas possible, s'il reste là, c'est qu'il n'est pas malhonnête. S'il reste là, c'est qu'il y croit lui-même** ». Alors que non... c'était justement le contraire... il restait pour qu'on y croie nous...

Et ça marchait. J'ai fini par trouver normal qu'il passe sa vie dans les grands restaurants, avant même de me dire qu'en fait, là, dans ses mains, dans ses poches, c'était notre argent, notre propre argent qu'il flambait allègrement ou déplaçait d'un compte à l'autre...

Et pourtant, ce n'est pas faute de l'avoir pris mille fois à part pour lui demander s'il ne valait mieux pas qu'on revienne en arrière, un arrangement à l'amiable, on déchire le contrat, vous me rendez mon argent et on n'en parle plus... mais lui, vous savez ce qu'il répondait : « **Kermeur, rassurez-moi, vous n'êtes pas sur la paille ?** »

Et cela c'est totalement fou, n'est-ce pas, un type qui vous y a mis, sur la paille, vous lance une perche plus longue que le bras, vous laisse la porte ouverte pour crier tout ce que vous pouvez directement à son oreille, et au lieu de ça vous répondez calmement :

« **Non, bien sûr, je ne suis pas sur la paille, mais enfin, vous comprenez...** » alors qu'évidemment vous l'êtes, sur la paille, évidemment la veille vous étiez chez le banquier à négocier un découvert insondable, lui promettant que bientôt ça va s'arranger, que vous avez confiance dans cette affaire et dans le type qui la porte.

Et encore... ! qu'un gars comme moi se fasse enfler comme une grenouille, cela, c'est dans l'ordre des choses, mais les autres, les gens de la ville ou du club de foot, des gens qui ont investi dix fois ce que j'ai mis, cela, c'est complètement fou.

Trente appartements à une moyenne de 500 000 francs, ça fait quand même un bon paquet, non ?

Et tout cet argent, il l'a dépensé sous nos yeux... l'argent d'un Merry Fisher que je n'ai jamais acheté mais que lui, oui, lui, il s'est payé neuf et s'est permis jusqu'au luxe de nous balader dans la rade avec lui. Les 29 autres pékins, ils auraient dû m'aider à foutre Lazenec à l'eau.

Le juge : Pourquoi vous ne vous êtes pas mis ensemble contre Lazenec ?

Kermeur : Parce que...

Le juge : parce que quoi... ?

Kermeur : Parce que je ne voulais pas que ça se sache... Vous ne pouvez pas comprendre ça, mais je ne pouvais pas avoir balancé toute ma prime de licenciement dans une affaire immobilière, pas un vieux socialiste comme moi...

Le juge : Des types comme vous pourtant, si j'ai bien compris, des types qui y ont laissé leurs primes, il y en a quelques-uns.

Kermeur : Oui... ! mais les types comme moi, comme vous dites, ils n'étaient pas plus visibles que moi, terrés chacun dans le silence de son piège.

Longtemps, personne n'a su... Ni Erwan, ni France, ni Le Goff... Pendant longtemps on a vécu seuls avec un puits sous nos pieds...

Le juge : Mais Le Goff, il avait investi, lui aussi ?

Kermeur : Le Goff, monsieur le juge, c'est plus compliqué que ça...

Il a cru bien faire, Martial. Il a pensé faire comme un homme de son temps, et son temps c'était quoi ? Un arsenal qui ferme et des promesses d'avenir, alors il a insisté là-dessus...

J'aurais bien voulu qu'il arrête de venir là pour me dire... pour me dire quoi... !!? mille choses que j'aurais préféré ne pas savoir

Il est venu là un soir de novembre, comme une ombre qui déjà titubait dans l'allée en marmonnant des phrases incompréhensibles...

« **qu'il était le dernier des derniers** », disait-il, et « **qu'il s'était bien fait avoir, et qu'on s'était tous bien fait avoir** », et puis alors il m'a vu au loin : « **Kermeur, toi aussi... toi aussi tu t'es bien fait avoir...** »

Après toutes ces années, c'était la première fois qu'il me tutoyait. Et il avait l'air de se forcer à rire entre ses phrases, et s'approchant toujours, cette fois plus doucement, il a dit devant moi :

« **Alors comme ça on investit dans l'immobilier, hein ?... Petit cachotier... mais au maire on ne cache rien, ah non, rien du tout, le maire il voit tout, le maire il sait tout...** »

« **Qu'est-ce qui vous arrive ?** » j'ai dit « **vous êtes complètement soûl... Ne restez pas là... entrez donc** » Erwan était allé voir le match au stade.

Alors j'ai sorti une bouteille de whisky. Et en un sens ça l'a calmé un peu... il s'est remis à me vouvoyer :

« **Vos 500 000 francs... je sais bien où ils sont.** »

« **Et alors... !?** » j'ai dit « **qu'est-ce que ça change ?** »

« **Oh pas grand-chose** » et il a ajouté « **Moi, vous savez, je suis plutôt là pour vous aider à faire une croix dessus** »

« **C'est vous le Maire, Martial, c'est à vous de faire quelque chose.** »

« **Faire quelque chose ? Non, il n'y a rien à faire, ça fait trop longtemps qu'il m'a attaché là, comme une chèvre à son piquet.** »

Parce que le problème, monsieur le juge, ce n'est pas que Le Goff ait investi... Il aurait bien pu acheter dix appartements si ça lui chantait. Le problème, c'est qu'il a investi l'argent de la ville, vous comprenez ? Dix appartements payés sur plan à peu près comme moi, sauf que dix fois 500 000 francs, cela fait 5 millions, et que 5 millions, pour une commune comme la nôtre, c'est le gouffre qui sépare la fortune de la ruine. Le Goff, la seule chose qu'il était venu me dire ce soir-là, c'était ça, qu'il avait ruiné la ville.

« **Vous êtes dans le même bateau que moi** », il m'a dit, « **et ce bateau a embarqué plus d'eau qu'il n'en peut pour flotter. Peut-être qu'il est l'heure de le quitter...** »

Alors il s'est levé, il a pris appui comme il pouvait sur les accoudoirs mous du canapé, et il a lancé un peu las :

« **Je crois que je vais y aller** »

« **Je vous raccompagne, Martial, ça me fera du bien** »

Et cette nuit-là, je peux vous dire que Lazenec, avec tout ce vent dehors, tout cet alcool dedans, ça nous a fait du bien de l'insulter... et on criait sur l'océan :

« **Qu'on allait pas lui laisser la place comme ça, à ce gros con... ce fumier... cet enfoiré de sa mère... ce salaud...** »

Quand je suis rentré plus tard, je me souviens d'Erwan assis là, dans le salon, les jambes croisées comme dans une salle d'attente... il y avait la bouteille de whisky qu'il regardait comme une preuve retenue contre moi... j'étais soudain un adolescent devant lui...

Et alors on a entendu comme une détonation... un bruit sourd et profond dans la nuit... Je crois que j'ai compris tout de suite...

Et je crois qu'on l'entendait encore, la balle, sous les parapluies noirs qui recouvraient la tombe le vendredi suivant.

Il y avait Lazenec bien sûr.

Il s'est approché très vite de moi et il s'est mis à me parler comme il savait faire :

« Que c'était terrible... que dans le monde de la politique, c'est malheureux à dire mais il faut être solide, que peut-être Le Goff, il était plus ténébreux qu'il en avait l'air »...

« Monsieur Lazenec, vous ne croyez pas que vous avez été au bout cette fois ? » Et c'est presque étrange mais cette simple phrase... ça a eu l'air de le soulager... il a eu comme un sourire...

Je lui ai tourné le dos et j'ai rejoint Erwan... On a marché côte à côte... Et comme on arrivait, il a demandé :

« Et qu'est-ce que tu vas faire maintenant ? »

« Qu'est-ce que tu veux que je fasse » j'ai dit. **« Ce genre de type, c'est comme la pluie, y a rien d'autre à faire qu'attendre que ça cesse. »**

Et vous savez ce qu'il m'a dit, mon propre fils, vous savez ce qu'il a dit, qu'il avait dû ruminer des heures dans la crainte et la douleur de sa chambre, il a demandé toujours sans me regarder, il a demandé :

« Tu comptes finir comme Le Goff ? »

Je n'ai pas répondu. Je ne pouvais pas répondre, j'étais comme une ombre invisible à côté de lui...

3

Je suis allé le voir souvent ces derniers temps, Erwan. J'ai eu le temps de l'observer à travers la vitre du parloir. J'ai vu les nouvelles rides formées sous ses yeux... et ce n'est pas de la fatigue, il a seulement vieilli plus vite que son âge... et c'est quand même à cause de moi. Non. **Pas** à cause de moi. À cause de Lazenec. Le même Lazenec qui témoigna contre Erwan à la barre du tribunal. Le même Lazenec qui surjouait la victime comme il savait si bien faire, disant :

« Vous savez, madame la présidente, la violence ça ne résout rien, moi, j'ai peut-être des défauts mais jamais je ne règle les choses par la violence... »

Et puis la présidente depuis son estrade a lancé les débats, elle a dit : **« Erwan Kermeur, reconnaissez-vous les faits qui vous sont reprochés ? »** et à son tour très posément il a dit :

« Oui, je les reconnais. »

Il a tout raconté, Erwan, dans les moindres détails :

Comment il a pris les clés de ma voiture,

Comment il est sorti,

Comment il a roulé sans permis jusqu'au port de plaisance et puis s'est garé,

Comment il a contourné les hangars et marché jusqu'au bassin qui abritait les voiliers et les bateaux à moteur...

Comment il a ouvert le petit portillon du ponton A, et marché le long des lumières qui bordent les allées.

Comment il s'est arrêté devant un Merry Fisher... celui de Lazenec... puis s'est penché sur le taquet fixé au ponton,

il a pris l'aussière trempée de sel dans sa main,

et il a commencé à desserrer le nœud, tranquillement,

à faire glisser le bout dans sa propre boucle pour en défaire l'étreinte et lentement... lentement... il a retiré la pointe qui empêchait le bateau de reculer.

Il a dit :

« C'est la mer qui m'a demandé de le faire, toutes ces vagues qui s'abattaient sur nos côtes, toutes ces amarres qui maintenaient cet affreux Merry Fisher dans le trop dur clapot, c'était... comme un cheval sauvage harnaché dans son box et qui ne demandait qu'à partir, il hennissait sur l'eau à force de trop de mouvements... oui, madame la présidente, il fallait que je le fasse ».

Et moi je l'entendais raconter ça, et je me disais, non... ce n'est pas possible, il n'a pas fait ça... Mais bien sûr que si... Il l'a fait... Il s'est avancé sur le ponton le long de la coque... il s'est approché des

autres aussières qui continuaient de retenir le bateau... il s'est accroupi auprès de l'une puis de l'autre... et il a desserré chaque nœud, dégagé un à un tous les bouts qui retenaient le bateau...

Et de fait, **il fut libre...** !!! le Merry Fisher...

Là, dans la salle du tribunal, pendant quelques instants ça m'a fait plaisir de voir Lazenec écouter ça... "la débâcle de son affreux bateau..." et Erwan qui continuait de raconter... puisque donc il y a eu une suite... !!

Puisque donc ça ne lui a pas suffi, à Erwan, de voir le bateau de Lazenec danser seul sur l'eau... non... il s'est mis à les détacher tous... un à un... tous les Merry Fisher et les Antares et n'importe quel traîne-couillon à moteur... il s'est fait tout le ponton jusqu'au bout... et quand il le racontait devant la cour, presque... il en souriait encore...

Alors quand le verdict est tombé le lendemain... les deux ans ferme qui se sont abattus sur la tête d'Erwan pour "*vandalisme aggravé*", "*Atteintes à la propriété*" et "*Troubles de l'ordre public*", France est sortie... je suis sorti à mon tour et on s'est retrouvés là, tous les deux, dans le hall du palais de justice... On s'est assis sur un banc sans rien dire... Et puis voilà, elle a quand même dit :

« **C'est de ta faute.** » Une seule fois... mais une seule fois c'est suffisant pour un homme comme moi, pour le mettre à terre et activer en lui l'armada du coupable.

Erwan à son tour est sorti du palais la tête basse et poussé par les policiers dans la voiture qui le ramenait là-bas, dans la maison d'arrêt qui lui servait de logement.

Et puis... Lazenec à son tour est sorti, avec les journalistes autour de lui qui lui demandaient de réagir... Il est passé à côté de moi mais il ne m'a pas vu. Et j'ai eu l'impression que je ne le reverrais plus jamais... Erreur... évidemment...

Un type comme ça, monsieur le juge, un type comme ça, si ce n'est pas vous qui le faites disparaître, il ne disparaîtra jamais. Il reviendra. Toujours. Tout ce qu'il sait faire au fond, c'est revenir, s'éclipser bien sûr mais revenir.

Tapi dans l'ombre... Trois mois peut-être... Il a tenu trois mois sans qu'on le croise dans aucune rue du bourg ... Trois mois seulement et il a sonné chez moi...

Alors voilà, ce type qui avait détruit Le Goff, ce type qui avait détruit Erwan, ce type qui m'avait détruit moi, ce même type se présentait à ma porte et faisait comme un voisin normal qui serait venu par courtoisie ou bien je ne sais pas, par amnésie peut-être, disant mécaniquement :

« **Je suis désolé pour Erwan... Si d'aventure je peux vous être utile...** »

« **Non** », j'ai dit « **je ne pense pas** »

Alors, il a fait cette sorte de quart de tour comme quelqu'un qui serait sur le point de s'en aller mais qui sait déjà qu'il ne partira pas avant d'avoir été au bout de son idée, et il s'est arrêté dans son mouvement, il a tourné la tête vers moi, et il a dit :

« **Si un prochain jour ça vous tente, on pourrait aller pêcher ensemble** » Et il a ajouté : « **Je ne suis pas rancunier** »

Vous entendez ça... il a dit ça : « *Je ne suis pas rancunier...* » 512 000 francs et c'est lui qui n'est pas rancunier. Qu'est-ce que vous voulez qu'un type comme moi réponde à ça ?

La suite, vous la connaissez... Ce que j'ai fait, monsieur le juge, ça ne me donne pas le sentiment d'être un meurtrier, ce que j'ai fait : je l'ai ostracisé, vous comprenez, OSTRACISÉ, comme une verrue qu'on brûle pour régénérer la peau. D'ailleurs, je ne l'ai pas vraiment tué... la mer a eu l'air de s'en occuper mieux que moi, mais la justice... la justice, monsieur le juge, il n'y a que les hommes qui peuvent faire ça...

Le juge : Mais le fait est, qu'il est mort... Ce n'est pas le procès de la mer qui aura lieu mais le vôtre...

Kermeur : Oui, et après ? Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ?

Le juge : Nul n'est censé ignorer la loi...

Kermeur : Oui, bien sûr... Nul n'est censé ignorer la loi...

APRÈS UN SILENCE...

Kermeur : Ça va me coûter cher ?

Le juge : Je ne sais pas... ça dépend...

Kermeur : De quoi ?

Le juge : De moi... Après tout... Tout ça... cette virée sur l'eau... ça pourrait aussi être un accident...

(IL LIT L'ARTICLE 353 DU CODE PÉNAL...)

“Article 353 du code de procédure pénale : la loi ne demande pas compte aux juges des moyens par lesquels ils se sont convaincus, elle ne leur prescrit pas de règles desquelles ils doivent faire particulièrement dépendre la plénitude et la suffisance d'une preuve ; elle leur prescrit de s'interroger eux-mêmes dans le silence et le recueillement et de chercher, dans la sincérité de leur conscience, quelle impression ont faite, sur leur raison, les preuves rapportées contre l'accusé, et les moyens de sa défense. La loi ne leur fait que cette seule question, qui renferme toute la mesure de leurs devoirs : Avez-vous une intime conviction ? »

PUIS APRÈS UN TEMPS... IL S'ADRESSE À KERMEUR...

Un accident Kermeur... un malheureux accident...